



## Communication et organisation

HS N°2 | 2002  
Hommage à Robert Escarpit

---

# La parole est, enfin, donnée à Robert Escarpit

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3028>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.3028

ISSN : 1775-3546

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

ISSN : 1168-5549

### Référence électronique

« La parole est, enfin, donnée à Robert Escarpit », *Communication et organisation* [En ligne], HS N° 2 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3028> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.3028

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

---

# La parole est, enfin, donnée à Robert Escarpit

---

- 1 *Hugues Hotier : Robert Escarpit, vous avez patiemment écouté ces hommages, ces éloges et ces louanges ; et vous avez été capable, comme on vous l'avait demandé, de ne pas parler, de ne pas protester, de ne pas contredire. Mais maintenant vous avez le champ libre et vous pouvez nous dire que nous sommes des ânes et que nous n'avons rien compris, ni à vous, ni à votre œuvre. Attention cependant, si vous disiez cela, nous aurions à cœur de recommencer jusqu'à la perfection...*
- 2 Robert Escarpit : Je ne le dirai pas, je ne le pense d'ailleurs pas. Tout d'abord, j'ai beaucoup de remerciements à faire. Merci à mon ami Hugues Hotier d'avoir organisé ce colloque, merci aussi à ses collaborateurs, à ITSIC et à Anne-Marie Cocula, la Présidente. Nous avons beaucoup parlé de ce que j'ai fait, mais je voudrais aussi parler de ce que nous avons fait, parce que je n'ai jamais été seul. Tous les gens qui ont travaillé avec moi, il faut que je leur dise merci. Tout d'abord à deux personnes, elles sont d'ailleurs dans la salle, qui ont commencé ce long travail d'organisation, qui a abouti aux recherches que j'ai menées, lorsqu'un ministre, ayant sans doute une petite réserve d'argent, m'a donné quelques sous et deux collaboratrices, l'une qui était ma secrétaire et qui est devenue ma femme, et l'autre, Nicole Robine, qui est aussi dans cette salle et qui a été ma collaboratrice technique pendant toute la période de balbutiements d'organisation. Je remercie aussi tous mes collaborateurs, qui ont rendu le travail plus agréable, par leur gentillesse, leur disponibilité, je pense à Henri Marquier, à Alain Boisson, à Pierre Orrechioni, à Jean Boussinest. Je pourrais en citer bien d'autres. Je remercie tous les étudiants qui ont suivi mes cours, qui ont passé des thèses avec moi, et qui finalement ont abouti à ce qu'on appelle les Sciences de l'Information et de la
- 3 Communication. On s'interrogeait sur leur avenir, mais moi je n'ai pas beaucoup de craintes : la discipline est solidement implantée en France. Si j'ai quelques doutes sur ce qui a été dit ce matin, c'est la rançon du succès. En France nous avons l'habitude de couronner un succès par une organisation, une structure ; et dès le début, lorsque j'ai commencé à lancer ces idées un peu follement, j'ai dit : « j'ai une crainte, qu'il y ait un jour une agrégation en Sciences de l'Information et la Communication, un doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication » et c'est arrivé : il y a des docteurs, il y a des agrégés en Sciences de l'Information et la Communication. Je n'y peux rien, c'est la

nature humaine, c'est la nature aussi de notre pays. Cela dit, il ne faut pas désespérer. Il est certain que les dernières décennies ont vu des progrès fantastiques en matière de communication. Je me souviens de l'arrivée de la télévision à Bordeaux, il y a une cinquantaine d'années (cinquante ans et un mois exactement), je me souviens des premiers balbutiements des ordinateurs ; l'audiovisuel, dont je disais qu'il n'existe pas... je maintiens qu'il n'existe pas : c'est un concept un peu vague et un peu magique. L'audiovisuel a fait son entrée fracassante, a modifié notre monde, je ne dis pas que tous ces progrès ne sont pas importants : ils le sont, ils ont profondément facilité notre existence et ils ont modifié nos façons de voir, d'aborder les choses ; en bien, souvent, en mal aussi car il y a un prix à payer pour tout progrès technique. Voyez l'automobile : quels progrès depuis les premières voitures d'il y a un siècle, mais la pollution, elle est là ; les problèmes d'énergie, les problèmes financiers que comporte l'utilisation de l'automobile. C'est un fait que ces maux se sont joints aux progrès techniques.

- 4 En matière de communication, il y a eu de fantastiques progrès techniques comme Internet par exemple. Cependant, ce sont des progrès purement matériels. En réalité, nous manions ces outils merveilleux, perfectionnés avec des cerveaux qui ne sont pas beaucoup plus développés que celui de l'homme de Cro-Magnon. Nous sommes toujours tributaires du fait que le cerveau humain ne peut pas débiter plus de quarante-cinq bits d'informations par seconde et il y en a des millions à la télévision et des milliards à Internet. Je suis toujours frappé par les métaphores nautiques qu'on emploie pour l'internet : les internautes. C'est un océan d'informations déchaîné qui déferle autour de nous et nous nageons là-dessus comme nous pouvons. Nous n'avons pas encore le secret de la dimension. Nous vivons dans un monde hyperdimensionnel où les individus se comptent par milliards et tous ceux qui adhèrent à la théorie de l'information savent que l'information est une affaire des cerveaux humains individuels et que c'est chaque cerveau humain qui fabrique son information. Comment se débrouiller dans ce déluge ? C'est encore une question qui n'est pas résolue et j'invite les spécialistes à l'étudier dans les années à venir. Comment se débrouiller pour qu'il n'y ait pas un étranglement de l'information par elle-même, par sa surabondance ? C'est un problème qui m'inquiète beaucoup. Mais enfin on travaille, on se préoccupe. Le colloque d'aujourd'hui en est une preuve ainsi que notre présence : l'information et la communication restent à l'ordre du jour.
- 5 On a beaucoup parlé de ma carrière. C'est vrai que j'ai été un touche à tout, et je ne m'en cache pas. L'important n'est pas dans la quantité des choses que l'on touche mais dans la manière de les toucher. J'ai essayé d'être aussi délicat que possible avec les diverses occupations que j'ai remplies. J'ai été très intéressé par ce qui a été dit sur ce que j'ai écrit. Je reconnais qu'il fallait faire des choix, j'ai écrit tellement de choses, des bêtises comme des choses intéressantes. Lorsqu'on m'a parlé de ce colloque, on m'a dit que l'on analyserait les diverses facettes de ma personnalité. J'ai dit : « Mon dieu, il faudrait un miroir aux alouettes comme il y en avait quand j'étais petit ». Quand on le faisait tourner, il y avait des étincelles de tous les côtés, c'était très joli mais on n'y comprenait pas grand chose. Et ce que j'ai finalement produit... cela a une multitude de facettes... Je l'ai écrit quelque part dans un de mes livres, quand on s'exprime, on ne s'exprime pas devant une entité abstraite comme un public. Non, en réalité, on parle à des gens dont on ne voit pas le visage. La situation de communication où nous sommes en ce moment est une situation interactive. Je vois vos visages... je peux lire l'intérêt ou l'ennui sur vos visages. Et je peux réagir en fonction de cela. Raconter des histoires, c'est raconter des histoires à quelqu'un,

à un public ; et c'est pour cela qu'il y a un mot qui n'a pas été prononcé, sauf dans la toute dernière partie de ce colloque, c'est le mot d'oralité. Quand j'ai commencé à écrire pour les enfants, je n'ai pas écrit pour les enfants, j'ai écrit à mes enfants, les miens, qui avaient un visage, une personnalité, que je connaissais. Et je leur ai raconté des histoires. Bien sûr, ces histoires je les ai fabriquées avec un procédé, en reprenant des expressions du langage pour les *Contes de la Saint-Glinglin*, c'est toute l'astuce de prendre des expressions bizarres de la langue et puis de leur donner une fausse étymologie, et de construire par l'imagination une histoire autour. Bon, j'ai fait cela oralement ; et puis un beau jour j'en ai eu assez de raconter sans cesse les mêmes histoires, je les ai tapées à la machine, et je leur ai dit « vous savez lire, vous les lirez ». Et puis ils les ont lues, et ils les ont racontées à leurs enfants, et ce sont mes petits-enfants qui sont venus me trouver pour me demander de terminer. Alors j'ai terminé, et c'est une de mes petites-filles qui m'a suggéré de publier le résultat. Cela a été les *Contes de la Saint-Glinglin*. Par la suite, j'ai continué dans la même voie. Pas toujours de manière très heureuse, certaines de mes histoires sont tombées dans un heureux oubli, d'autres, eh bien, on s'en souvient. J'ai eu le plaisir il y a quelques semaines de recevoir une lettre d'Espagne, m'annonçant que l'on allait traduire en espagnol le *Petit Dieu Ocrum* ; il est né d'une conversation avec mon fils, alors qu'il était un peu plus jeune, il devait avoir six ans. Il m'a dit « et bien voilà, Dieu il s'appelle Ocrum », je lui ai dit « il s'appelle Ocrum », « oui, oui ». Alors je lui ai fait raconter, et après j'ai écrit cette histoire-là, et cela a donné un livre qui va être traduit en espagnol, dix ans ou onze ans après. Donc, l'oralité est essentielle. On écrit ce que l'on dit.

- 6 Pour en revenir à ce billet du *Monde*, la vérité, c'est que, je le disais aux lecteurs, le mécanisme était très simple : j'écoutais la radio, et il y avait une chose, un rapprochement, qui me paraissait cocasse. Alors, cela, c'est une question de tempérament. On a le sens du cocasse ou on ne l'a pas. On trouve des choses comiques ou pas comiques... Ce n'est pas forcément comique, car tous mes billets ne sont pas comiques, ne sont pas faits pour rire. Il y en a qui sont, au contraire, extrêmement tristes. Mais tous ont cette particularité, c'est qu'ils s'adressent au lecteur individuel et lui suggèrent de lire son journal avec cette vision. Une vision naïve, peut-être parce que j'étais un provincial, et qu'un provincial est naïf, c'est ce que disent les Parisiens... Mais j'étais un peu dans la position, vous savez de... je ne sais pas si vous vous souvenez cette histoire du petit garçon qui insulte le roi, lequel s'était dépouillé de ses vêtements, était nu, mais avait exigé que personne ne s'en aperçoive, et il s'est écrié « mais le roi est nu ! », et cela a fait un grand scandale. Et bien, j'étais dans la position de ce petit garçon : je regardais les événements avec naïveté, une naïveté assumée, je ne parle pas du tout de chiqué, je disais « le roi est nu », c'est comme cela, je le disais. C'est ce qui a donné les billets du *Monde*, jusqu'au moment où cette naïveté m'a abandonné avec l'âge et où je me suis habitué à faire des billets un peu mécaniquement, je rapprochais deux choses, et tac ! il y avait un billet qui sortait de la machine, comme lorsque l'on met une thune dans le bastringue. A ce moment-là, cela ne m'a plus amusé, et j'ai demandé à être relevé, c'était en 74, et puis on n'a pas trouvé la relève tout de suite, ce qui fait que j'ai tenu jusqu'en 81, mes deux derniers billets ont été consacrés à l'élection de François Mitterrand. Voilà en gros ce que je voulais dire là-dessus.
- 7 Quand on se pose la question de savoir si l'humour est encore possible dans les journaux, cela dépend. Vous savez, ma théorie de l'information repose sur une idée très simple, c'est que l'information est chez l'auditeur ; la communication est dans la réponse.

- 8 Il n'y a pas de communication établie quand vous avez dit « allô », tant qu'il n'y a pas de voix, qui réponde « allô ». C'est dans la réponse. Et l'information, c'est ce que vous savez déjà, mais sur lequel vous avez des doutes, ou des incertitudes, et on vous accorde une incertitude provisoire. C'est cela l'information. Cela suppose chez le lecteur une certaine culture, et cette culture est celle que j'appelle de présence au monde, être présent au monde, être présent à ce qui se passe dans le monde. C'est ce que j'ai trouvé de fascinant dans le billet, c'est qu'il fallait que tous les jours je sois présent à ce qui se passait dans le monde, que j'aie conscience de ce qui se passait dans le monde. C'est un réflexe d'ailleurs qui m'est resté ; je suis capable de vous dire ce qui se passe en ce moment au Chili, en Thaïlande, parce que j'ai prêté attention... j'ai accumulé cela dans ma mémoire. Mais, il y a une histoire qui illustre bien cela, c'est lorsque les soviétiques ont lancé un satellite sur la lune, non habité, et ont déployé un drapeau en métal, un drapeau soviétique, j'ai fait un billet dans le monde en disant qu'à force de planter des drapeaux sur toutes les planètes, il faudra bien un jour payer les soucoupes volantes ; et, un moment après, j'ai reçu un coup de téléphone de Fauvet, qui était alors directeur du *Monde*, et qui m'a dit « qu'est-ce que c'est cette histoire de planter des drapeaux et de payer les soucoupes », alors je lui ai dit « vous ne savez pas ce que cela veut dire ? », il m'a dit « non, je ne connais pas » ; il faut dire que Fauvet est un grand honnête homme, et je lui ai dit « ouvrez la porte, demandez à l'huissier qui est devant la porte s'il sait ce que c'est que payer des soucoupes et planter des drapeaux dans tous les bistrot », et il est revenu et m'a dit « ca y est, j'ai compris maintenant ». C'est simplement parce que j'avais fait une astuce qui ne correspondait pas au monde de Fauvet, il n'était pas au courant.
- 9 De toute façon, l'humour, je suis classé souvent humoriste... Dans le *Quid*, qui a des réponses à toutes les questions posées dans les concours télévisés, vous trouverez mon nom, et après mon nom, il y a « hum. », humoriste. Dans d'autres publications, je suis classé sociologue, enfin, peu importe. Je veux bien accepter d'être humoriste, mais les vrais humoristes finissent mal. Ils finissent mélancoliques, ils finissent fous, certains même se suicident. C'est le cas du plus grand humoriste américain, Thurdom. Il vivait il y a une cinquantaine d'années, et il a été victime de la vague Mac Carthy aux États-Unis, et il s'est suicidé ; il avait 48 ans. Avant de se suicider, il a publié un livre qui s'appelle *My 48 years with Jame Thurdom* (Mes 48 ans avec James Thurdom) où il donne ses souvenirs, puis il s'est suicidé. Dedans, il dit « il y a un moment où on ne peut plus être humoriste dans un pays qui fait un adjectif de son identité, on dit que je suis anamerican », (non américain) alors l'américanisme, est-ce que cela existe ? Est-ce qu'on a le droit de parler d'américanisme ? Il est heureux de penser qu'on n'a jamais inventé le mot francisme. Enfin, il y a quelqu'un qui a peut-être inventé ce mot-là ; mais Thurdom ne connaissait pas non plus Monsieur Le Pen. C'était ce qu'il voulait dire. C'est-à-dire la conformité de ce qu'on appelle le politiquement correct, une pensée unique, une uniformité d'identité avec exclusion de tous les autres, et cela est mortel pour l'humoriste au quotidien ; James Thurdom en a tiré de sinistres conséquences.
- 10 Voilà ce que je voulais dire sur les quelques idées qui me sont passées par l'esprit au cours de ce colloque, qui a été passionnant, passionnant pour ceux qui s'intéressent à ce que j'ai fait, et j'espère aussi pour ceux qui ne s'y intéressent pas. C'est-à-dire que j'ai fait ce que j'ai pu dans ma vie, je me suis bien amusé, je le dis honnêtement, je ne me suis jamais ennuyé et je ne m'ennuie toujours pas. Je disais à un journaliste l'autre jour que participer à ce colloque c'était un peu pour moi comme assister à mes obsèques avec les éloges... Ce

n'est pas du tout des obsèques, c'est au contraire une incitation à vivre, à continuer, et à ne pas changer, si possible. Je vous remercie.